

## Études littéraires africaines

TCHEUYAP (Alexie), *Autoritarisme, presse et violence au Cameroun*. Préface de Fabien Éboussi Boulaga. Paris : Karthala, coll. Hommes et sociétés, 2014, 310 p. – ISBN 978-2-811-11170-0



Kombila Milunda

Numéro 42, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039442ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039442ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milunda, K. (2016). Compte rendu de [TCHEUYAP (Alexie), *Autoritarisme, presse et violence au Cameroun*. Préface de Fabien Éboussi Boulaga. Paris : Karthala, coll. Hommes et sociétés, 2014, 310 p. – ISBN 978-2-811-11170-0]. *Études littéraires africaines*, (42), 231–233. <https://doi.org/10.7202/1039442ar>

d'Amos Tutuola, transformé par la critique de Dylan Thomas en « *Young English* » prometteur.

Le deuxième axe est celui de la langue comme instrument de définition et comme vecteur, parfois problématique, d'essentialisation : le retour aux textes antiques et à leurs lectures – par exemple chez Cheikh Anta Diop – permet ainsi d'interroger les qualifications géographiques et ethnographiques, en revenant notamment sur l'assignation d'une identité « nègre » ou « noire ». La définition d'une littérature ou d'une philosophie proprement « africaine » apparaît également comme un enjeu de dénomination philologique.

La prise au sérieux de la langue permet enfin de présenter le répertoire des clichés et des lieux communs qu'elle véhicule. Ils peuvent être niés, comme c'est le cas dans l'écriture à contrainte de Walter Abish dans *Alphabetical Africa*, ou au contraire repris et parodiés, comme dans les leçons fictives proposées par J.M. Coetzee dans *Elizabeth Costello*.

La démonstration de R. Stockhammer vise ainsi à faire de la philologie africaine, marquée par le précédent historique de la bibliothèque d'Alexandrie, une discipline poreuse, nourrie de croisements internationaux. Par le réseau d'échanges, de traduction et de commentaires qu'elle orchestre, elle apparaît pour l'auteur comme l'expression précoce d'une technique de globalisation, véhiculée par les médiums complémentaires du navire et de l'écrit (*Schiffe* et *Schrifte*).

■ Ninon CHAVOZ

TCHEUYAP (ALEXIE), *AUTORITARISME, PRESSE ET VIOLENCE AU CAMEROUN*. PRÉFACE DE FABIEN ÉBOUSSI BOULAGA. PARIS : KARTHALA, COLL. HOMMES ET SOCIÉTÉS, 2014, 310 P. – ISBN 978-2-811-11170-0.

Cet ouvrage d'Alexie Tcheuyap, enseignant à l'Université de Toronto au Canada, est le premier qu'il consacre à un objet en dehors de son champ habituel de compétence, à savoir la littérature et le cinéma. Il analyse les rapports entre les pratiques autoritaires du gouvernement camerounais et la violence langagière de la presse écrite de ce pays, de 1990 à 2013. Le corpus étudié comprend des journaux de la presse privée et de la presse gouvernementale, tels que *Le Messager*, *La Nouvelle*, *Elimbi*, *L'Anecdote*, *Aurore Plus*, *Émergence*, *La Météo*, *L'Œil du Sahel Impact Tribune*, ou encore *La Cité*. L'auteur développe la thèse selon laquelle cette presse, à l'image du gouver-

nement qui la régit, se caractérise par la partialité, la confusion et la violence, qu'elle contribue à diffuser.

Alexie Tcheuyap a recours à de nombreuses approches telles que l'analyse des contenus, la sémiotique, la philosophie et la théorie des médias. Il se réfère aux travaux de théoriciens tels que Jean Petot, Yves Michaud, Jean Lecercle, Fabien Éboussi Boulaga, Giorgio Agamben, Arthur Schopenhauer, Richard Rorty, Daniel Cornu, Gareth S. Jowett et Victoria O'Donnell, Stuart Hall, Edward S. Herman et Noam Chomsky, Ryan Holiday, Andreas Freund, Pierre Bourdieu, Michel Foucault, Nick Couldry, Barbie Zelizer et Laurence Bardin. L'objectif poursuivi est de proposer, au moyen de statistiques lexicales et d'analyses de contenus, notamment des unes des journaux, une évaluation du discours journalistique camerounais.

Le premier des sept chapitres (« Pouvoir, presse et information ») met en évidence la nature autoritaire des pouvoirs qui se sont succédé au Cameroun depuis les années 1960, de même que les différents rapports qu'a entretenus la presse camerounaise avec la question de la violence au cours de son histoire. Ce chapitre se clôt par l'analyse de la place qu'a occupée le pouvoir dans la production de l'information.

Les deuxième et troisième chapitres traitent de la pratique pseudonymique dans la presse. L'accent est d'abord mis, dans le chapitre deux (« *Nomen falsum* »), sur une évaluation théorique de la pseudonymie ; s'ensuivent un inventaire, sous forme de tableau, et une analyse qui porte sur l'usage des pseudonymes depuis vingt ans au Cameroun et sur les différentes stratégies qui en rendent compte. Le chapitre trois (« Discours du pseudonyme ») analyse un échantillon de trois pseudonymes formés à partir de mots issus des langues locales. L'une des thèses développées dans ces deux chapitres est que la pratique pseudonymique obéit à des fins économiques, stratégiques, sécuritaires et ethniques bien définies.

Les quatrième et cinquième chapitres abordent la problématique de l'unité nationale et du « vivre ensemble » en posant la question de l'ethnie. Le chapitre quatre (« Du vivre ensemble ») montre que la presse camerounaise considère cette question avec une certaine légèreté, voire avec une sorte d'inconscience au vu des risques d'atteinte à l'unité nationale et à la cohésion sociale. Dans le chapitre cinq (« *Elimbi*, Bamilékés et récit national »), il est question de voir comment la presse exhorte ses lecteurs au lynchage d'un groupe ethnique qu'elle présente comme l'ennemi national.

Enfin, les sixième et septième chapitres se consacrent aux imaginaires des tabloïdes camerounais. Il est notamment question de comprendre, dans le chapitre 6 (« Pouvoir et scatologie »), les modes opératoires d'une certaine presse dite de « caniveau » (p. 30) qui se base sur le sensationnalisme. Plus spécifiquement, ce chapitre consiste à montrer, en analysant la manière dont la presse présente certaines personnalités politiques comme des homosexuels, le rapport entre l'analité et le pouvoir, et à s'interroger sur les objectifs que poursuivent de telles expositions de la vie privée dans l'espace public. Quant au chapitre sept (« Milliards fugitifs »), il met l'accent sur le second sujet-phare des tabloïdes camerounais, à savoir « les prévaricateurs de la République » (p. 241) et sur leur position face à leurs malversations.

On l'aura compris : par sa tonalité fortement critique et par son projet de déconstruction de l'univers médiatique camerounais, ce livre apporte un éclairage nouveau sur les enjeux, les pratiques et les règles de cet univers, comme le suggère Fabien Éboussi Boulaga dans sa préface. Il vise surtout à lancer un appel d'urgence à la professionnalisation d'un univers et d'un métier, celui du journalisme, abandonné à lui-même, où les préoccupations d'ordre économique, stratégique, sécuritaire et ethnique passent avant le souci d'informer le lecteur de manière objective. On regrettera toutefois l'absence d'un index qui renverrait facilement le lecteur, notamment, aux théoriciens des médias cités par l'auteur. Enfin, dans un ouvrage qui limite son champ d'investigation au Cameroun, on peut se demander pourquoi faire référence (dans le deuxième chapitre qui est consacré aux enjeux de la dénomination dans ce pays) à la revue parisienne *Peuples noirs, Peuples africains*, revue où la pseudonymie ne s'élabore pas, comme dans la presse camerounaise, à partir de stratégies personnelles (pour obtenir un poste, par exemple), de positionnement ethnique ou de rétributions occultes, mais plutôt selon des logiques qui ont trait à la recherche d'une crédibilité éditoriale, à une invention de soi ou à la crainte de représailles politiques pour certains collaborateurs.

■ KOMBILA MILUNDA